

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures du soir, 48, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 55.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339

Imprimé en los Talleres de El Siso

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 43, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour \$ 0 01
ancien \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Après le meeting.

Imposante par le nombre, significative par sa composition générale, digne d'être donnée en exemple par l'ordre qu'il a cessé de régner dans ses rangs, a été la manifestation de Montevideo, hier en faveur, non de la dictature, mais du gouvernement provisoire que les erreurs accumulées, les crimes multipliés d'une oligarchie aussi néfaste qu'orgueilleuse avaient rendu nécessaire pour sauver tout ce qui était mis en imminent danger de sombrer sans retour.

Quinze mille citoyens ont défilé sous les balcons de la demeure du président provisoire; trente mille se sont associés sur les trottoirs, sur le seuil de leurs portes, aux fenêtres et aux balcons de leurs maisons et jusque sur les terrasses, à ce témoignage de sympathie pour la personne de M. Cuestas et d'approbation, de ratification de l'acte décisif qui a mis fin au régime d'oppression et de ruine dont Julio Herrera et sa meute famélique de plats adulateurs restent la pitoyable incarnation.

Il n'y a pas d'exagération à affirmer que tout ce qui y a Montevideo d'esprits éclairés et de nobles âmes s'est joint à la foule des manifestants. Ceux-là mêmes que l'honorable scrupule de relations anciennes, de faisions d'amitié ou d'intérêt empêchaient de manifester ostensiblement leur adhésion n'ont pas s'empêcher, nous le jurons, de fraterniser en secret avec la joie qu'éprouvent sous les feux radieux de l'aurore nouvelle tous les bons citoyens et toutes les âmes sincères de la prospérité uruguayenne.

Dédaignées paroles ont été échangées chez M. Cuestas entre les chefs du mouvement, les organisateurs du meeting, et le président du gouvernement provisoire.

Ce ne sont point de banales déclarations, celles qui ont jilli, bien réfléchies, des lèvres de M. Batlle y Ordoñez et de M. Aurelián Rodríguez Larreta.

Tous deux ont dit ce qu'il fallait dire, ce que les circonstances exigeaient que l'on dit et chacune de leurs paroles restera comme une solennelle notification de l'adhésion du peuple au coup de justice du 10 février et aussi comme programme de la rénovation politique et administrative que M. Cuestas doit poursuivre avec autant de courage que de dévouement.

Les derniers nuages que l'obstination des vaincus pouvait faire planer sur la situation sont désormais dissipés. Nulle voix sincère ne saurait s'élever aujourd'hui pour mettre en doute l'assentiment de l'immense majorité du peuple Oriental aux mesures prises et à l'orientation nouvelle de la République.

Fidèle à ses déclarations réitérées, fort de l'appui que lui accorde sans réticence et sans marchandage l'opinion publique, M. Cuestas, avec le concours du Conseil d'Etat où prédominent les éléments d'intelligence et de patriotisme, peut de grandes choses pour son pays.

Ces espérances ne seront pas trompées.

ACTUALITÉ

Le Catholicisme en Angleterre

à E. F.

On trouvera, sans doute, peu intéressantes les lignes qui vont suivre, tout le monde étant occupé soit de nos événements intérieurs, soit aussi des débats de l'affaire Dreyfus. Mais ayant promis aux lecteurs du COURRIER FRANCO-ORIENTAL de les tenir au courant du doute que nous avions éprouvé sur l'authenticité de la nouvelle qui contenait le télégramme reproché dans mon article paru le 15 janvier, dans lequel on annonçait que l'unanimité des prélats catholiques anglais avait décidé de donner une démission sur la validité des ordres du clergé anglais, nous nous faisons un devoir en même temps qu'un plaisir de tenir cette promesse en retenant leur annonce que nous avions bien raison de mettre en quarantaine cette nouvelle qui a résulté mensongère et en plus odieuse, nous donnant à penser à la légèreté

insouciance avec laquelle certaines agences publient les informations qui leur sont données par des correspondants peu scrupuleux et avides de voir leur prose malaisante répandue aux quatre coins du monde. Après de gaffes pareilles, l'Havas que peut-elle bien donc enlever à la célèbre Galveston?

Les journaux anglais qui nous sont parvenus nous font connaître que cette lettre adressée par les prélats catholiques aux archevêques anglicans de Canterbury et York a été publiée en brochure. Sa longueur en rend la publication, in extenso, dans les journaux, impossible. Cependant nous avons pu lire des fragments importants, lesquels s'ils étaient publiés dans ce journal ne prendraient pas moins de deux grandes pages. Elle porte en tête la signature du cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, et des 15 évêques d'Angleterre qui sont ceux de Plymouth, Newport, Nottingham, Birmingham, Middlesbrough, Northampton, Portsmouth, Hexham, Newcastle, Leeds, Salford, Clifton, Liverpool, Southwark, Shrewsbury et Wales.

Nous regrettons infiniment que si bien on lira ici le dementi formel que nous faisons, de ce document originaire à l'appui, tous ceux qui auront lu cette nouvelle dans d'autres journaux, la croiront absolument vraie, ils croiront qu'un schisme s'est produit dans l'Eglise catholique en Angleterre, quand c'est tout autrement; l'épiscopat anglais tout entier est des mêmes idées que le Souverain Pontife en reconnaissant non valables les ordres reçus par le clergé anglican.

Il nous semble bon, cependant, de dire deux mots sur les antécédents de cette affaire. Il y a quelque deux ans, plusieurs protestants distingués, ayant à leur tête un lord, membre de la High Church et dont le nom m'échappe en ce moment, sollicitèrent et obtinrent du Pape une entrevue, au cours de laquelle ils le prièrent de s'intéresser à la question de l'Union des Eglises Catholiques et protestantes ne feraient qu'une seule et même communion, et pour arriver à cela on ferait des concessions mutuelles. Le Pape les reçut avec bienveillance; la cause des Eglises d'Occident lui a toujours été sympathique tout autant que celles d'Orient pour lesquelles il a tant travaillé avec succès. Il fut très touché de la sincérité de leur appel et résolut de faire tout en son pouvoir pour écarter les obstacles qui s'opposaient à la réunion et ordonna une enquête. On sait le résultat; la commission nommée à cet effet, déclara les ordres non valables. En réponse à cette démarche de ces hauts personnages, qui, dit-on, avaient l'approbation officielle de la Reine Victoria, le Pape lança la Bulle «Apostolicæ Curæ» qui a donné lieu à tant de controverses. Sa Sainteté louait la bonne intention de tous ceux qui soit en Angleterre, soit en France s'intéressaient à cette question, (Une Revue de propagande fut fondée à Paris, mais sa publication fut de courte durée) et regrettait de ne pas pouvoir reconnaître valables les ordres du clergé anglican, étant contraires aux canons de l'Eglise, et recommandant aux protestants l'étude sérieuse et approfondie de la religion catholique.

Cette Bulle fut l'objet d'une critique passionnée dans toute la presse anglaise; pendant bien longtemps ce fut le sujet principal dans les journaux et les revues, de grandes polémiques eurent lieu; lorsqu'apparut en Mars 1897 la lettre-réponse des Archevêques de Canterbury et York, ce mouvement ne fit que croître. Aujourd'hui nous avons le texte de la lettre des prélats catholiques; c'est une justification de la Bulle et d'une grande importance à plusieurs points de vue. Elle commence en affirmant que le Pape n'a exercé que son droit d'autorité légale en déclarant cette controverse sur les ordres anglicans. Elle l'examine avec beaucoup de soin et très habilement répond aux arguments choisis par les archevêques anglicans; elle laisse établie pour toujours une exposition très claire de la doctrine catholique sur ces ordres; elle met à même les protestants d'apercevoir plusieurs erreurs dans laquelle peut les avoir induit la lecture de la lettre de leurs archevêques et demande à ceux-ci de déclarer en termes, clairs et précis, qu'elle est la doctrine de l'Eglise établie sur la présence réelle du Saint-Sacrement, et sur l'Eucharistie. Tout au commencement ils déclarent vouloir répondre à une

lettre adressée «to the whole body of Bishops of the Catholic Church», comme étant leurs représentants reconnus en Angleterre et pour réfuter les erreurs que cette lettre contient.

La lettre catholique, écrite avec un grand esprit de charité, présente un contraste remarquable avec la lettre protestante, quoique les deux soient très amicales et courtoises; mais tandis que le document anglican est subtil, nébuleux et obscur les prélats catholiques érivent avec un style très clair que tout le monde peut comprendre et ils ne donnent pas l'occasion de faire mal interpréter une seule phrase, tout en réfutant avec une vigueur remarquable ligne par ligne la lettre en question.

Voici la dernière partie de la lettre catholique: «Nous sommes d'accord avec vous sur l'importance qui existe d'éviter d'être guidés uniquement par des affections et des penchants nationaux ou personnels, mais nous retournons vers N. S. Jésus Christ nous pesons patiemment ce qu'il voulait qu'il établisse le ministère de l'Evangile. Et oh! que cet heureux jour puisse être proche quand vous pourrez être plus d'accord avec nous pour percevoir que le secret de l'unité visible doit être reconstruit non pas dans le système qui pendant une comparative courte existence a été la mère fertile de la discorde, mais plutôt dans cet autre système qui est resté indestructible à travers les siècles tenant toutes les nations ensemble dans une unité si remarquable, excitant l'admiration même quand il manquait d'obtenir l'obéissance.»

Voilà ce qu'est le document catholique. Il me semble que les lecteurs qui auront bien voulu nous suivre dans nos trois articles consacrés à ce sujet reconnaîtront que les progrès du Catholicisme en Angleterre sont indiscutables. En ce qui concerne le schisme que l'Agence Havas nous avait annoncé on voit que c'est un gros mensonge, qu'il n'a été aucun jalon à la bien reconnue impartialité de l'Havas, qui reconnaît que ce mensonge mensonge était trop grand pour passer par sa porte.

Zig-Zag.

Montevideo le 16 Février 1898.

MENUS PROPOS

La France est un grand pays, gouverné par de petites idées. Elle évolue sous l'influence d'un courant mystérieux, dirige par quelque chose d'impressionnel et d'impondérable qui constitue l'âme de la nation. Mais, si l'on examine en détail les éléments qui la composent, on est surpris qu'on puisse, chez nous, bâtir quelque chose de solide et de durable.

Le sens démocratique dont il est si souvent question, au lieu d'être un achèvement vers la fraternité, n'est le plus souvent qu'une forme hypocrite de l'envie. On jalouse quiconque s'élève au-dessus de la foule; on veut décapiter les têtes qui dépassent, et, dans le journalisme, une des formes de l'esprit français consiste à tuer le chef de l'Etat, à le tourner en ridicule, à le prendre par les petits côtés de la nature humaine, tout en faisant le silence sur les actes de sa fonction qui peuvent donner lieu à des critiques.

Les uns lui font un crime de s'appeler Félix et de changer souvent de chemise, comme autrefois on ne pardonnait pas à Gambetta de prendre des bains dans la baignoire de Moray. Pensez-y donc! habiter sous le même toit qui abrita le fondateur de l'Empire, se promener sous les mêmes arceaux, être toujours éclairé par le même soleil que l'on a oublié de détruire parce qu'il ne touche aucun traitement, c'est, en on contredira, l'abomination de la désolation.

En République, il n'est pas bon d'avoir des représentants qui abusent du droit de se laver les pieds et de changer de chemise. Cela peut donner la tentation à certains individus de devenir des gens propres.

Encore nous ne savons pas tout. Il est probable que M. Félix Faure prend quelquefois médecine. Malheureusement le droit de savoir comment le président se comporte avec les purgatifs et réciproquement quels sont ceux qui ont le plus d'action sur son tempérament. Au

besoin, il est encore des royalistes en larcin pour nous rappeler que, sous Louis XIV, la chaise percée était un des fondements de l'Etat. C'est sans doute ce qui a permis à Cornille d'écrire:

Si grands que soient les rois, il sont ce que nous sommes.

On aurait tort de penser que ces menus détails n'occupent pas une grande place dans l'histoire des peuples. Pour une partie du public ils constituent les actes les plus importants des fonctions souveraines. Gendreau à part quel souvenir nous resterait-il de Grôry, dont on pourrait dire comme de Chamillart, qu'il fut un héros au billard, un zéro à la présidence. Ce sont les points à rendre, les quatre bandes et l'effet de recul, surtout celui-ci, qui lui assurent une place dans l'histoire de Mont-sous-Vandrey.

D'ailleurs l'imagination des écrivains à besoin de cette espèce d'apérçus. Il est incontestable que rien n'excite les facultés littéraires des gens comme l'aspect des guêtres blanches de M. Félix Faure, Fen Faronille, qui fait-il dire conseiller municipal de Marseille parce que Marseillais de plante, s'en serait allé qu'il ne personne n'aurait rien dit, mais un Président de la République Française! Comment envoyer un chef de l'Etat en Russie avec des guêtres blanches! Il aura l'air d'un petit garçon, déclarait un hobereau de ma connaissance.

M. Félix Faure est allé en Russie; il en est revenu, mais les démagogues envient et les rapetisseurs de la France démocratique, ne reviennent pas. Cet ancien teneur s'est trouvé en contact avec un souverain éclairé qui, lui ne renie pas ses ancêtres, et ne croit pas rabaisser la Sainte Russie en montrant avec orgueil à notre Président la modeste baraque dans laquelle Pierre-le-Grand, qui fut charpentier, fit une impératrice d'une paysanne, maniant le rabot et la varlope comme un simple compagnon du devoir.

Pour être juste, il convient de reconnaître que celui qui, le premier, a découvert qu'on pouvait transformer «Félix» en «Félicque» a plus fait pour les lettres françaises que s'il avait écrit «Britannicus».

Au fond, sous ce régime démocratique ce que l'on pardonne le moins à M. Félix Faure c'est d'avoir été teneur. On a bien cherché à le ridiculiser de toutes façons, on s'y est acharné au moment où il allait nous représenter au regard de l'Europe, au moment où il s'acheminait vers Saint-Petersbourg. Il est des Français pour lesquels le patriotisme consiste à faire croire que nous sommes un peuple de bateliers et de cabotins. Ils se font sur la docilité mise par M. Félix Faure à se prêter aux exhibitions dont feu M. Bourgeois favorisait les spéculations politiques de feu M. Bourgeois, lors de la fameuse promenade anti-sénatoriale. Un de ses homonymes, Maurice Faure, qui aurait inventé le réclame si Mangin n'était pas né avant lui, l'a promené dans sa croustille afin de sa faire réclame comme l'élire.

Mais toutes ces choses là se fondent dans le caractère national. On passera sur bien des choses pourvu, toutefois, que le Président ne s'aperçoive de supprimer Monjarret. Oh! alors nous ferions une révolution, et ça ne serait pas long.

Rusticus.

L'AFFAIRE DREYFUS

PIECES SECRÈTES

L'Intransigeant a publié sur les pièces secrètes qui auraient été communiquées aux membres du conseil de guerre, le récit suivant:

Dreyfus était exaspéré depuis longtemps de la campagne antisémite montée par plusieurs journaux.

Très ambitieux, il se disait que, juif, il ne pouvait jamais attendre aux sommets de la hiérarchie qu'il rêvait.

Et il pensait que, dans ces conditions, il serait préférable pour lui de reconnaître comme édités les résultats de la guerre de 1870

d'aller habiter l'Alsace, où il avait des intérêts, et d'adopter enfin la nationalité allemande.

C'est alors qu'il songea à donner sa démission, à quitter l'armée.

Mais auparavant, il écrivit directement à l'empereur d'Allemagne, afin de lui faire part de ses sympathies pour sa personne et pour la nation dont il est le chef, et lui demander s'il consentait à lui permettre d'entrer avec son grade dans l'armée allemande.

Guillaume II fit savoir au capitaine Dreyfus, par l'entremise de l'ambassade d'Allemagne, qu'il était préférable qu'il servit le pays allemand, sa vraie patrie, dans le poste que les circonstances lui avaient assigné, et qu'il serait considéré à l'état major allemand comme un officier en mission en France.

La promesse lui était faite, en outre qu'en cas de guerre, il prendrait immédiatement rang dans l'armée allemande.

Dreyfus accepta ces conditions. Et la trahison commença; elle dura jusqu'au jour où le traité fut arrêté.

Ce préambule était nécessaire à ce qui va suivre.

Une des fameuses pièces secrètes est une lettre de l'empereur d'Allemagne lui-même.

Elle fut dérobée, photographiée et remplacée où elle avait été prise.

Dans cette lettre, adressée à M. de Münster, Guillaume II nommait tout au long le capitaine Dreyfus, commentait certains renseignements et chargeait l'agent et l'ambassadeur de communiquer à l'Etat-major allemand.

Telle est l'origine de la principale «pièce secrète».

L'Intransigeant ajoutait à ce récit les déclarations suivantes d'un attaché militaire étranger.

Et voici, résumé, ce que j'apprends: Quelques jours avant l'arrestation de Dreyfus, le comte de Münster, ambassadeur d'Allemagne, s'est rendu chez M. Charles Dupuy, président du conseil des ministres, et lui avait tenu le langage suivant:

«On a soustrait dans les bureaux de l'ambassade une liasse de documents, huit lettres qui m'étaient adressées.

«C'est une véritable violation de territoire en temps de paix.

«J'ai le regret de vous informer que, si ces lettres ne me sont pas restituées immédiatement, je quitterai Paris dans les vingt quatre heures.»

Les documents furent rendus séance tenante au comte de Münster.

Seulement, ils avaient été photographiés. Et ce sont les photographies qui ont été mises sous les yeux des juges du conseil de guerre.

Sur les huit lettres, sept émanaient de Dreyfus.

Des huit lettres soustraites, sept étaient de Dreyfus. La huitième était évidemment la missive impériale adressée par Guillaume II à M. de Münster, où le capitaine Dreyfus était nommé, qui fut la cause du langage comminatoire tenu par l'ambassadeur allemand à M. Dupuy.

M. Dupuy, interrogé par un de nos confrères, a déclaré qu'il n'avait «jamais entendu parler de ça».

Et l'Agence Havas communique aux journaux à ce sujet la note suivante:

Le journal l'Intransigeant fait ce matin, à propos de l'affaire Dreyfus, sous ce titre: La pièce secrète, la lettre sur le traité, un récit inexact en tous points.

Nous sommes autorisés à dire que le gouvernement donne le démenti le plus formel à ce récit et affirme que les pièces visées dans cet article n'existent pas et n'ont jamais existé.

M. Charles Dupuy, de son côté, proteste contre de pareilles allégations.

LE BORDEREAU

Chez M. Puibaraud

Dans l'affaire de trahison, si troublante, parfois si incompréhensible, où les faits réels sont si ignorés, il n'est pas sans intérêt de pouvoir déterminer un point d'histoire, si minime qu'il soit. C'est encore du borderau — véritable cauchemar — qu'il s'agit ici.

REMITIDO

El gentil y caballeresco señor Eugenio Garzon

En esos términos galantes anunciaba ayer La Razón el embarque hoy sabado con destino a Buenos Aires del ex-senador Eugenio Garzon.

¡Muy gentil y muy caballeresco de veras!

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»

(7) Du 18 Février 1898

EMILE ZOLA

PARIS

Livre de douzième

Madame Théodore trouva sa belle-sœur, madame Toussaint, seule dans l'unique pièce, tenue très proprement, où vivait le ménage; et il n'y avait à côté qu'un étroit cabinet, dans lequel couchait Victor. Madame Toussaint était une grosse femme que l'embouppement enflait, malgré tout, malgré le tracé et le jeûne. Elle avait une figure ronde et noyée, éclairée de petits yeux rifs, très brave femme, un peu commère, friande aussi, n'ayant d'autre défaut que d'adorer faire de la bonne cuisine. Tout de suite, avant que l'autre ouvrit la bouche, elle comprit le but de la visite.

— Ma chère, vous arrivez mal, nous sommes à sec. C'est avant-hier seulement que Toussaint a pu retourner à l'usine, et il l'a bien, dès ce soir, qu'il demande une avance.

Elle la regardait, blessée par son état d'abandon, mélanche, peu sympathique.

— Et Salrat, il ne fait donc toujours rien? Sans doute, madame Théodore prévoyait la question, car elle mentait tranquillement.

— Il n'est pas à Paris, un ami l'a emmené pour du travail, du côté de la Belgique, et j'attends qu'il nous envoie quelque chose. Mais madame Toussaint gardait sa défiance.

— Ah! tant mieux qu'il ne soit pas à Paris, parce que nous avions songé à lui, avec toutes ces affaires de bombes, nous nous disions qu'il était assez fou pour se fourrer là-dessus.

L'autre ne sourcilla pas. Si elle se doutait de quelque chose elle le gardait pour elle.

— Eh bien et vous, ma chère, vous ne trouvez donc pas à vous occuper?

— Oh! moi, comment voulez-vous que jefasse, avec mes pauvres yeux? La couture n'est plus possible.

— Ça, c'est vrai. Une ouvrière, ça se rouille. Ainsi, moi, quand Toussaint a été cloué là, j'ai voulu me remettre à la lingerie, mon ancien métier. Ah! bien oui, je gâchais tout, je n'avançais pas... Il n'y a encore que les ménages qu'on peut toujours faire. Pourquoi ne faites-vous pas des ménages?

— J'en cherche, j'en trouve pas.

— Pen à pen, pourant, madame Toussaint revenait à son cœur, s'attendant à dire, devant cet air de grande misère. Et elle la fit assiéger, elle lui dit que, si Toussaint rentrait avec une avance, elle lui donnerait quelque chose.

Puis, elle entama des histoires, succombant à son péché de bavardage, dès qu'il y avait là quelqu'un pour l'écouter. Mais l'histoire inévitable où elle retombait, c'était celle de son fils Charles, de la bonne du marchand d'en face avec laquelle il avait eu la bêtise de coucher, et de l'enfant qui n'était d'avoir. Autrefois, Charles, avant de partir pour le service, était l'ouvrier le plus laborieux, les fils le plus tendre, rapportant toute sa paye.

Certes, il restait travailleur, et bon garçon;

mais, tout de même, le service militaire, en le dégoûtant, l'avait dégoûté un peu du travail. Ce n'était pas qu'il le regrettât, car il parlait de la caserne comme d'une prison, tout en étant aussi éternel qu'un autre. Seulement, l'outil lui avait semblé lourd, l'ours qu'il s'était agi de le reprendre.

— Alors, ma chère, Charles a beau être toujours gentil il ne peut plus rien faire pour nous... Je le savais pas pressé du mariage, à cause de la charge. Avec cela très prudent les filles. Et il a fallu cette bêtise d'un moment, cette Eugénie qui le servait, lorsqu'il entraient boire un verre en face... Naturellement que ce n'était pas pour l'épouser, bien qu'il lui ait porté des oranges, lorsqu'elle est allée coucher à l'hôpital. Une vraie trahison, ça a déjà disparu avec un autre homme. Seulement, le bébé reste. Charles l'a pour lui, l'enfant en nourrice, et il paye les mois. Une vraie ruine, des frais qui n'en finissent plus. Enfin tous les malheureux nous sont tombés à la fois sur la tête.

Madame Toussaint parlait ainsi depuis une demi-heure, lorsqu'elle s'interrompit brusquement en voyant madame Théodore toute pâle par l'attente.

— Hé! nous vous impatientiez. C'est que Toussaint ne rentrera pas de si tôt. Voulez-vous que nous allions jusqu'à l'usine? Je saurai bien s'il doit rapporter quelque chose.

Elles se décidèrent à descendre, elle s'arrêtèrent encore pendant près d'un quart d'heure, au bas de l'escalier, pour causer avec une voisine, qui venait de perdre un enfant. Et elles sortaient enfin de la maison, lorsqu'un appel les arrêta.

— Maman! maman!

C'était la petite Céline, ravie, chassée de sauter neufs, mordant dans une brioche.

— Maman, c'est monsieur l'abbé de l'autre jour, qui veut te parler... Vois donc, il m'a acheté tout ça!

Madame Théodore, en voyant les souliers et la brioche, avait compris. Et elle se mit à trembler, à bégayer des remerciements, lorsque Victor, qui marchait derrière la petite, l'aborda. Vivement, madame Toussaint s'était précipitée, se présentant elle-même, mais ne demandant rien, contente au contraire de l'absence pour sa belle-sœur, plus malheureuse qu'elle.

Quand elle vit le prêtre glisser dix francs dans sa main de celle-ci, elle lui expliqua qu'elle aurait bien volontiers prêté quelque chose mais qu'elle ne le pouvait pas; et elle entama les histoires de l'attaque de Toussaint et de l'absence de Charles.

— Là-dessus, maman, interrompit Céline, l'usine où papa travaillait, c'est bien là, dans la rue Monsieur l'abbé va y faire une commode.

— L'usine Grandidier, reprit madame Toussaint, istement nous y allons, nous pouvons bien y aller monsieur l'abbé.

C'était une centaine de pas. Pendant que les deux femmes et l'enfant s'accommodaient, Pierre-Émile marcha, désireux de faire causer madame Théodore sur Salrat, ainsi qu'il s'était promis. Mais tout de suite elle devint indolente.

Elle l'avait pas revu, il devait être en Belgique avec un camarade, pour du travail. Et le être crut sentir que Salrat n'avait point de revenir rue des Saules, dans l'ébran-

lement de son attentat, où tout sombre, le passé de travail et d'espoir, le présent avec l'enfant et la femme.

— Tenez! monsieur l'abbé, voici l'usine, dit madame Toussaint. Ma belle sœur ne va plus avoir à attendre, puisque vous avez eu la bonté de venir à son aide... Merci bien pour elle et pour nous.

Madame Théodore et Céline aussi remerciaient, toutes les deux sur le trottoir avec madame Toussaint, au milieu de la bousculade des passants, dans l'éternelle bousculade de ce quartier populaire, s'attendant à regarder Pierre-Émile, et causant encore, et disant qu'il y avait tout de même des prêtres bien aimables.

L'usine Grandidier occupait là tout un vaste terrain. Sur la rue, il n'y avait qu'un bâtiment de briques, aux étroites fenêtres, flanqué d'un vaste portail, d'où l'on voyait la cour profonde. Puis, c'était une succession de corps de logis, d'ateliers, de hangars intérieurs des toitures sans nombre, qui dominaient les deux hautes cheminées des générateurs.

Dès l'entrée, on entendait le roulement et la trépidation des machines, la sourde clameur du travail, toute une activité chaude, remuante, assourdissante, dont le souffle même était ébranlé. Des eaux noircies ruisselaient des jets de vapeur blanche, sur un toit, sortaient par un tuyau mince, en un soufflet strident et régulier, tel que la respiration même de l'énorme ruche en besogne.

Maintenant, l'usine fabriquait surtout des bicyclettes. Lorsque Grandidier, qui sortait de l'Ecole des arts et métiers, de Dijon, l'avait prise, elle périllait, mal gérée, s'at-

dant à la fabrication des petits moteurs, à l'aide d'un outillage vieilli.

Dérivant l'avenir, il s'était fait commandier par son frère aîné, un des administrateurs des grandes magasins du Bon Marché, en s'engageant à lui fournir des bicyclettes excellentes à cent cinquante francs. Et toute une affaire considérable était en train, le Bon Marché lançait la machine populaire, la Lisette, le cyclisme pour tous, comme disaient les annonces.

Mais Grandidier luttait encore, n'avait pas victoire gagnée, car l'outillage ne venait de l'endroit terriblement. Chaque mois, c'était un effort, un perfectionnement, une simplification réalisant une économie. Il était sans cesse en éveil, et il rêvait maintenant de se recréer aux petits moteurs, flairant du nouveau le prochain triomphe des voitures automobiles.

Pierre, qui avait demandé si M. Thomas Froment était là, fut conduit par un vieux ouvrier dans un petit atelier de planches, et il y trouva le jeune homme en tenue de travail, vêtu du bourgeois du mécanicien, les mains noires de limaille. Il ajustait une pièce; personne n'aurait soupçonné, chez ce colosse de vingt-trois ans, si attentif et si vaillant à la dure besogne, un si attentif et si vaillant à la dure besogne, le brillant élève du lycée Condorcet, où les trois frères avaient laissé le nom de Froment célèbre, dans les fastes du palmarès.

(A suivre).

E. VILLEMUR, Montecitorio.

LA REPUBLICANA
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
— DE —
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1829)
Sinistres payés depuis son établissement 202.000.000 de francs
CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesos y pulmonar,
ARTROSIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Remedio por su eficacia para estas enfermedades. — 6555-1882 —
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 384 Y 383
MONTEVIDEO
Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferreteria

Almidon MACK
de doble Fuerza
Marca de fabrica.
Con esta nueva preparacion se blanquea con sorprendente rapidez, obteniendo un lustre y tersura extraordinaria.
Se vende en todas las Droguerias y Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante-Inventor H. Mack, Vlm 90.
Únicos Depositarios para el Rio de la Plata: STAUDT y C. Montevideo — Buenos Aires — Rosario — Avellaneda — Genoa — Manchester — Berlin.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TRUO PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 4 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.
Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20—CALLE CANELONES—20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	USO	INVENA		USO	INVENA
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30	\$ 3.20	Baño sulfuroso, con ropa.	\$ 0.60	\$ 6.00
sin ropa.	0.24	2.60	sin ropa.	0.50	5.20
de almidon, con ropa.	0.40	4.20	de ducha escocesa, con		
sin ropa.	0.34	3.50	ropa.	0.40	3.60
de alstrocho, con ropa.	0.10	1.20	de ducha fría y tibia,		
sin ropa.	0.06	0.80	con ropa.	0.30	3.00
alcalino, con ropa.	0.40	4.20	sin ropa.	0.24	2.60
sin ropa.	0.36	3.80	medicinal.		Confidencial

GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.
Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente
161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

F. L. LEBET
Atelier de réparation en horlogerie, bijouterie et petite mécanique
Réglage et observation de chronomètres de marine à l'heure astronomique
MEDAILLE D'OR PARIS 1867
Diplôme d'honneur la plus haute récompense ZURICH 1883
PLUSIEURS BREVETS D'INVENTION
TRAVAUX GARANTIS
204 — Rue Général Liniers — 204

P. S. N. C.
The Pacific Steam Navigation Company
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE INGLES
IBERIA
Capitan: R. FLETCHER
Saldrá el 26 de Febrero de 1898
Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisboa, Coruña, (La Pallice La Rochelle) y Liverpool.
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para Vigo, Itinero, Carril, Gijón, Coruña, Santander, Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y macama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C. LIMITED
AGENTES
MONTEVIDEO
Calle 25 de Mayo 214
Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau **DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra **DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS** que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettent l'acquisition à tout le monde.

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes en 4° imprimé sur trois colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.
MODE DE PUBLICATION
Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le B. de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:
40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.
50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.
Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.
N. B.—La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.
Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:
Administration du «Courrier Franco-Orientale», 40 Maciel, MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés, 50 piastres or, en volumes reliés.
Payable par semestre en cinq versements égaux.
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** en six volumes au prix à forfait de _____ que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.
L'ouvrage devra me parvenir franco par (séries de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.
(Rayer les modes d'envoi non choisis)
Nom et Qualité (bien lisible) _____
Adresse _____
A _____ le _____ SIGNATURE _____

En Casa de todos los Perfumistas y Peluqueros de Francia y del Estranjero
La VELOUTINE
Gelato de Aroz especial
PREPARADO AL RESUMITO
Por CH. FAY, PERFUMISTA
PARIS — 9, rue de la Paix, 9 — PARIS

Grand Vignoble du Parc Giot
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO: POR NO TENER COBRADORES
Una botellada de 200 litros sin casco \$ 21.00 sea el litro ó kilo \$ 0.12
Media " " 100 " " 12.50 " " 0.12 5 ml
Casta " " 50 " " 6.25 " " 0.12
Damañonas " 15 " " 2.10 " " 0.14
Vinagre de vino " " " " 0.20
Grapa " " " " 0.09
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los cascos se pagarán \$ 2.00 por botellada; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola;
\$ 0.60 por damajana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un carruaje al-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los dias para el reparto en Montevideo
POR ORDENES:—GRANJA GIOT, NÚM. 2031, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.
AL ESTABLECIMIENTO Y Bodega
Se puede visitar la Bodega y probar los vinos
Se ruega hacer los pedidos con 3 ó 4 dias de anticipacion y poner el vino de un casco, en una sola es, en botellas ó damajanas bien tapadas y accésicas para conservar la calidad del vino.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbicida, Cicatrizante
NI TOXICA, NI GASTIVA, NI IRRITANTE
Enfermedades de los Ojos, de las Oejas, de la Nariz, de la Laringe, de las Vías urinarias, Ginecología, Uterus, Quemaduras, Heridas.
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados latinos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
Depósito: Paris, 47, Place Cadet. — Montevideo, BOTICA DEL SOL, Miguel Rey.

FERNET-BRANCA
Especialidad de Branca Hermanos de Milan
Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso
Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1874, Venecia 1876, Filadelfia 1876, Sydney 1881, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1881, Turin 1881, Amberes 1883, etc.
ÚLTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Exposiciones de Barcelona 1888 y Paris 1889, Medalla de oro á la Exposición de Génova 1892, Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.
Únicos concesionarios para la América del Sur desde 1893.
CARLOS F. HOFER Y C. GÉNOVA
EL FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal nervioso, mal del hígado, etc., mal del estómago, etc. No se dirige el público en general por las noticias imitadoras que bajo varios nombres de FERNET empiezan á presentarse, y pida legítima.
Fernet-Branca
Únicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C. — Montevideo
Debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores á dicha concesión.— **MISIONES 81.**

Revue du «Courrier Franco-Orientale»
(25) Du 18 Février 1898
MEMOIRES DE M. GORON
Ancien chef de la police de saratie
IV.—La Police de l'avenir
CHAPITRE III
LES INDICATEURS
En argot de police et des malfaiteurs, «faire quelqu'un», cela veut dire l'arrêter. Ainsi, la nuit, quand vous passez sur les boulevards et que vous entendez deux filles qui, en causant entre elles, disent: «Tu sais, une telle a été faite à la porte de l'Américain», cela veut dire: «Une telle a été prise par les agents»; c'est l'équivalent de la gigolette des cafés-concerts qui s'est fait chopper dans la rue.

Bruant, de son côté, a fait une chanson sur «Monsieur le bon», l'inculpé que les agents ont fait bon pour les juges.
Cette difficulté de faire bon l'homme dénoncé oblige parfois les agents à suivre pendant quinze jours, trois semaines, le voleur qu'ils savent être un professionnel du vol, dont la malhonnêteté ne peut être discutée un instant, mais qu'il faut prendre cependant presque en flagrant délit, pour que, sûrement, les magistrats le condamnent.
J'ai vu des agents, avec une patience de chasseur, prendre un homme à la sortie de prison et le suivre durant des jours et des nuits. Ils savaient bien qu'il n'avait aucune ressource et, quand ils l'avaient aperçu en compagnie d'individus qu'ils connaissaient, on qui leur étaient dénoncés par des indicateurs, ils étaient certains que celui qui sortait de prison était en train de tout préparer pour rentrer plus sûrement; néanmoins, ils ne l'arrêtaient pas.
Ils le voyaient entrer dans une, dans deux, dans dix maisons, en compagnie d'un copain qui était évidemment un complice, ils ne l'arrêtaient pas encore, sachant bien que, pour

faire condamner un professionnel du vol, il ne suffit pas, parfois, qu'on trouve sur l'homme arrêté des fusées et tout un matériel de cambrioleur.
L'indicateur ne suffit pas pour établir la culpabilité, il faut encore qu'il y ait un commencement d'exécution du crime. La loi le veut ainsi, et elle a raison, car, si l'on poursuivait les gens pour les idées criminelles qu'ils ont pu avoir, on entrerait entièrement dans le régime de l'arbitraire, et les somnambules et les rêveurs de pensées devraient remplacer les juges d'instruction pour mener à bien les affaires les plus graves.
Mais, quand les agents attachés à cette poursuite voient leur gibier sortir d'une maison, emportant des paquets, ils s'élancent et lui mettent la main au collet.
Les voleurs sont fait bons; ils sont pris en flagrant délit, ils pourraient nier tant qu'ils voudraient; la preuve matérielle de leur culpabilité existe: les paquets d'objets volés suffisent à les confondre.
L'aventure arriva à Girodot, un de mes agents les plus dévoués et les plus patients, mérito d'être contée, car elle prouve, mieux

que tout le reste, à quel point cette préoccupation de prendre le voleur en flagrant délit inspire de dévouement aux policiers.
La pensée qui les guide est la même que celle qui décide le chef de la Sûreté à laisser ses hommes cuisiner des prévenus pour obtenir d'eux des aveux formels.
Ce n'est, ni pour le chef, ni pour les subordonnés, une question d'amour-propre; c'est, purement et simplement, pour tous, le sentiment du devoir, le sentiment qu'il faut accomplir du mieux que l'on peut la tâche qui vous est confiée.
Le chef sait, par expérience, que quelle que soit la culpabilité d'un accusé, quelles que soient les preuves réunies contre lui, il n'est vraiment coupable, pour l'immunité de l'opinion publique, que le jour où il a avoué.
Nous en avons encore, aujourd'hui, un exemple frappant, et l'on entend tous les jours des gens discuter la culpabilité du capitaine Dreyfus.
Mais j'en reviens à l'aventure de mon agent Girodot.
Un indicateur, dont il était sûr, l'avait averti qu'un gros coup allait être tenté contre une

banque du quartier Saint-Vicent-de-Paul. Une bande de voleurs avait machiné un plan tout à fait original et digne de l'imagination de Gaboriau.
La banque était installée dans une vaste boutique, au rez-de-chaussée, et des comptables des voleurs avaient loué le grand appartement situé au-dessus.
Une nuit, quand ils auraient bien pris toutes leurs précautions, ces complices devaient tranquillement soulever le parquet, faire un trou dans le plafond et descendre dans la boutique où, grave imprudence de la part des banquiers, personne ne couchait.
Une fois dans la boutique, ils ouvraient à leurs camarades qui les attendaient au dehors, avec toutes les outils pour descendre le coffre-fort et une voiture pour l'emporter. S'il était impossible de le fracturer sur place.
Afin que le secret fut bien gardé, Girodot ne parla de cette affaire qu'à moi; il fut décidé que l'on ne préviendrait ni le commissaire de police du quartier, ni les banquiers qui devaient être volés, ni les concierges de la maison.
Pendant un mois et demi, sous le froid et

la pluie, Girodot eut la patience de guetter toutes les nuits. Deux agents qu'il avait choisis lui même l'accompagnaient et tous trois restaient éveillés jusqu'au jour sur des bancs qui se trouvaient heureusement tout près de la maison à surveiller.
Quand il pleuvait trop, ils n'avaient, pour se mettre à l'abri, que le seuil d'un chalet de nécessité sur lequel la toit en saillie formait comme une sorte de petite marquise. C'est là qu'ils passaient en plein hiver. On peut penser quel courage il fallut à ces trois hommes pour rester ainsi toutes les nuits, pendant un mois et demi, exposés à toutes les intempéries; et cela, uniquement par sentiment du devoir, sans aucun espoir de récompense.
Le public qui lit parfois dans les journaux ces articles sur une arrestation arbitraire opérée par un agent, ignore le dévouement obscur et continu de ces soldats du devoir.
Le malheureux Girodot perdit, du reste, ses nuits et sa peine. Le succès ne couronna point une si extraordinaire persévérance.
(A suivre).